

Couverture :

Le temps, encre hip-hop © Lassaâd Metoui, 2018.

« Le temps est un phénomène lié à l'esprit, ce souffle qui nous donne vie ; de ce jour-là le temps commence à compter. Je l'associe aussi à deux éléments de la nature : le soleil qui est fixe, et la Terre qui tourne. Ainsi, la lumière écrit le temps. Ma grand-mère et ma mère savaient toujours l'heure exacte sans posséder de montre. Dans la création, il ne faut pas respecter le temps. Le moteur de l'artiste est la pensée, l'inspiration. »

L. M.

Lassaâd Metoui est un artiste majeur dans l'expression calligraphique contemporaine. Ce Franco-Tunisien expose dans le monde entier. Ses tableaux sont des œuvres d'art qui allient tradition et modernité, une belle manière d'effacer le temps. Il a publié de nombreux ouvrages.

Maquette couverture : Matthieu Biasotto

Première parution : 13 janvier 2019

Dépôt légal : janvier 2019

ISBN : 978-2-9500450-2-7

© Éditions MM2M, 2019.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Ma petite Française, roman 2011.

Un été sans alcool, roman 2014, prix Arverne 2015, prix littéraire national de l'Audiolecture 2016.

Les Fantômes du 3^e étage, roman 2017, Points poche P4789 2018.

Chefs à la carte, 2018, avec Thierry Marx.

Aux Éditions Flammarion

42 km 195, roman 2015, Audible 2016, Arthaud Poche 2017.

Aux Éditions Odile Jacob

Je voulais vous donner des nouvelles, nouvelles 2009.

Guide de voyage météo, 2013, avec Louis Bodin.

Aux Éditions de la Martinière

L'Histoire à la carte, 2015, avec Thierry Marx, prix des Écrivains gastronomes 2016.

Ce recueil de nouvelles a été structuré – et en grande partie écrit – à la villa Médicis où l’Académie de France à Rome m’a reçu en résidence en février 2017.

Merci pour leur accueil
à la directrice Muriel Mayette-Holtz,
aux pensionnaires de la promotion 2016-2017 que j’ai
côtoyés,
au personnel administratif de l’établissement.

Merci aussi à tous les auteurs qui ont nourri mon
inspiration sur ce sujet vaste et éternel qu’est le temps.

Table des matières

PREFACE

Comment tuer le temps

Le fil du temps

Il est temps

Saut dans le temps

Un temps pour tout

Quel temps pour aujourd'hui

Hors du temps

Passe-temps

Aucune notion du temps

Le temps éternel

La course contre le temps

À contretemps

On ne voit pas le temps passer

REMERCIEMENTS

BERNARD THOMASSON

LE FIL DU TEMPS

Préface d'Étienne Klein

MM2M



PREFACE

Étienne Klein¹

*Si un jour on parvient à voyager dans le temps,
y'aura des premières classes et des secondes classes,
je te parie ce que tu veux...*

Jean-Marie Gourio

Il y a d'abord le temps physique lui-même. Franchement, c'est un drôle d'être : dématérialisé, abstrait, indifférent, il n'a pas les caractéristiques des phénomènes temporels qui se déroulent en son sein, alors même que nous parlons du temps comme s'il se confondait avec eux ; il est « homogène », au sens où tous ses instants ont le même statut, ce qui implique qu'il ne change pas au cours du temps sa façon d'être le temps ; il se montre en tout instant imperturbable, impassible, au sens où rien n'est susceptible de pouvoir affecter son cours ; enfin, il s'agit d'un temps

¹ Docteur en philosophie des sciences, directeur du laboratoire de recherche sur les sciences de la matière au CEA, spécialiste du temps.

qui nous a précédés et continuera son cours après notre mort, comme si de rien n'était.

Et puis il y a le temps, non pas tel qu'il est vraiment, mais tel que nous l'éprouvons, le subissons, le ressentons au travers de notre vie : un temps plus épais, variable, bifurquant, indécis, tantôt long, tantôt court. Un temps qui se moule dans le rapport que notre existence entretient avec lui et qui s'interrompt avec elle. Un temps dont nous disons par exemple qu'il est « vide » s'il ne s'y passe rien ou si nous nous y ennuyons ; que nous proclamons « accéléré » sous prétexte que le rythme de notre vie ne cesse d'augmenter, comprimant notre perception des durées ; qui nous semble être devenu « cyclique » dès que des événements identiques se répètent... Bref, un temps soi-disant « vécu » dont nous parlons en somme comme s'il ressemblait à ce qui se passe en son sein. Comme s'il se confondait avec les divers déploiements dont il est le support et qui lui servent de décor ou d'habit.

Cette conflictualité irréductible du temps objectif et du temps vécu, qui la dit mieux que la poésie la plus populaire, celle où l'on raconte que la vie est brève, les amours éphémères et la mort certaine ?

Mais entre les deux, il existe peut-être un « tiers-temps » : le temps raconté, le temps mis en scène au travers de récits, ce temps intermédiaire dont le philosophe Paul Ricœur expliquait qu'il est « comme un pont jeté par-dessus la brèche que la spéculation ne cesse de creuser entre le temps phénoménologique et le

temps cosmologique² ». Le seul temps qui nous importe vraiment n'est-il pas en effet celui que nous parvenons à faire vivre, à enrober d'une enveloppe charnelle, en racontant des histoires ?

C'est ce qu'a fort bien compris Bernard Thomasson. Partant d'expressions du langage courant (*tuer le temps, contretemps, un temps pour tout, saut dans le temps, hors du temps...*), il ne s'est pas posé la question d'une vérité cachée qu'elles détiendraient ou masqueraient : il les prend « au mot », si l'on peut dire, retient le sens premier que leur donne le langage courant, et les considère simplement comme des prétextes à histoires, à mises en scène, à intrigues. Ses nouvelles, écrites en un style vif, presque nerveux, sont touchantes, drôles, dramatiques, profondes. Au fil des pages, c'est notre rapport existentiel au temps qui passe qui se trouve presque intégralement déployé.

À la toute fin, on se demande d'ailleurs si, au lieu de parler de temps vécu, nous ne devrions pas plutôt dire que c'est notre vie qui est fondamentalement temporelle...

²Paul Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, 1983-1985, tome III, p441.

Je dis que le temps est assassin.
Véronique Sanson

Comment tuer le temps

Un coup de frein brutal.

Le gobelet en carton glisse d'un trait jusqu'au fond de la tablette, bute sur le dossier du siège de devant. Par la mécanique physique du choc, il repart dans l'autre direction, mais en ayant perdu son équilibre. Comme dans un film au ralenti, le restant de thé jaillit en perles brûlantes qui viennent s'écraser sur la main du commissaire.

Putain, c'est quoi cette merde, hurle Laflèche.

Le vocabulaire du chef de la cellule des crimes spéciaux, connue dans le milieu comme la Cellule, n'a jamais été particulièrement châtié. Dans la matinée encore, sur le campus de Nancy 2, face à des étudiants en criminologie plutôt circonspects, il développait benoîtement la seule méthode valable à ses yeux pour anéantir les tueurs en série.

Les choper par les couilles, les leur faire bouffer en espérant qu'ils s'étouffent, sinon les envoyer digérer en taule pour le restant de leurs jours.

En ponctuant le tout d'un sonore Bordel de Dieu.

Clair à énoncer ; pas toujours évident à mettre en application.

Il faut dire qu'aujourd'hui il a un peu bâclé sa démonstration pour pouvoir attraper le TGV de midi dix, afin d'être au 36 en début d'après-midi. Susciter les vocations c'est bien beau, mais le boulot ne manque pas. Comme si les criminels s'étaient donné le mot en ce début d'automne. Vingt-six assassinats en une semaine à travers le pays. De quoi filer le tournis aux flics et le frisson à la populace. Une véritable rentrée du crime, un mois à peine après celle du livre – dont pas mal de polars, il est vrai.

Heureusement, la gare est à cinq minutes de la place Carnot par la rue de Serre et la place Thiers. Laflèche connaît le trajet par cœur, il vient au moins deux fois par an éclairer de sa vieille lanterne les futurs enquêteurs de la Police nationale. Des Columbo en herbe qui se voient déjà résoudre des affaires plus tordues les unes que les autres, sans s'imaginer qu'un monde sépare la jolie théorie des bancs de la fac et la sale réalité du terrain. C'est pourquoi le commissaire n'hésite jamais à utiliser son langage cru et direct pour étayer ses démonstrations.

Le coup de frein n'en finit pas. Des secondes qui paraissent une éternité en un chaos généralisé. Dans le wagon de première les ordinateurs volent, des vêtements se décrochent des patères, quelques attachés-cases s'échappent du compartiment supérieur pour dégringoler sur les personnes en dessous. Il y a des gçons, un peu de sang, beaucoup de jurons. Jusqu'à l'arrêt complet de la rame, qui marque un brusque effet rétroactif écrasant chacun au fond de son fauteuil.

Laflèche contemple alors sa chemise trempée et masse doucement son poignet endolori par le thé brûlant. Son

épaisse couenne ne sera pas cramée au troisième degré, mais ça a bien chauffé quand même.

Nom de Dieu, marmonne le flic.

Le train est arrêté en rase campagne, près de Reims.

Des morceaux de chair ensanglantée agglomérés à du tissu collent au museau de la motrice. On reconnaît un bout de jambe qui dépasse d'une chaussure, coincé sous la machine. Des traînées rougeâtres maculent le gris de la peinture sur le côté de l'engin.

Intrigué par l'annonce dans la rame, Mesdames et messieurs notre train vient de heurter un objet non identifié et doit rester immobilisé en pleine voie le temps des vérifications d'usage, Laflèche s'est présenté carte tricolore à l'appui au contrôleur, qui l'a aussitôt envoyé rejoindre le conducteur sur la voie.

Là, près d'un pilier de la caténaire, l'homme vomit sur les graviers du bas-côté.

Laflèche, commissaire à la crim' à Paris. J'étais dans le train. Un suicide, vous croyez.

Visiblement peu habitué à ce genre de situation, l'agent SNCF blanc comme un linge adresse un regard d'incompréhension au policier. Puis il bafouille, explique qu'il a enclenché le freinage d'urgence selon la procédure en vigueur. Il a tenté tout ce qu'il a pu mais il s'en veut de n'avoir pas pu stopper son TGV à temps.

Ne culpabilisez pas mon vieux. Vous n'y êtes pour rien. Vous ne pouviez sans doute pas faire grand-chose à l'allure où vous conduisez votre machin. La personne s'est-elle jetée sous vos roues au dernier moment.

Ben non. C'est bien ça le problème. Voilà pourquoi je m'en veux. Je l'ai vue de loin.

Comment ça, s'inquiète Laflèche.

Couchée sur les rails, au bout de la longue ligne droite. Deux kilomètres sans courbe. Au début, j'ai cru apercevoir un point bizarre. En fixant mon attention, j'ai vite compris qu'il s'agissait de quelqu'un posé sur la voie. Alors évidemment j'ai pilé. Avec l'électropneumatique, hein, le frein qui bloque les semelles sur les roues. C'est pour ça que ça a dû un peu secouer à l'arrière.

Vous l'fait pas dire. Pute borgne, jure l'autre.

Vous pensez bien, à 320 à l'heure, impossible d'éviter le pauvre gars. Ma ligne droite je l'avais avalée en moins de deux. Il faut plus de trois kilomètres à un TGV en pleine vitesse pour s'arrêter.

Et le type a pas bougé, vous dites. Bordel, faut un sacré sang-froid quand on veut se zigouiller de cette façon.

Ben, c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas trop remuer.

Que voulez-vous dire.

Il me semble que, enfin, il avait l'air attaché. Pour ce que j'en ai vu. En tout cas, il avait les mains dans le dos.

Vous êtes sûr de ça.

Oui, oui. Sûr et certain. C'est pas une position banale de garder les mains dans le dos quand on est allongé. Et surtout, monsieur le commissaire, un sac recouvrait sa tête.

Un sac, s'étrangle le gradé.

Ou une cagoule, ou un tissu. Enfin, on ne voyait pas la tête.

Ne bougez surtout pas.

Laflèche s'éloigne vers l'arrière en grommelant. Il est énervé parce qu'il sera en retard à Paris et que les dossiers empilés sur son bureau risquent d'y dormir encore un peu. Et puis c'est quoi, cette histoire de type qui se fait exploser par un train en rase campagne, le

visage masqué et les mains liées dans le dos. Soit ce conducteur délire sous le choc émotionnel. Soit il dit vrai et alors il faudra ajouter un assassinat au compte. Le vingt-septième de la semaine. Avec un mode opératoire encore totalement inédit. Un train comme arme du crime. Pas n'importe quel train. Un TGV. Et pas n'importe quel TGV. Celui-là même où a pris place le commissaire divisionnaire Victor Laflèche, chef de la cellule des crimes spéciaux.

Ruminant ses pensées, le policier scrute chaque mètre de son parcours, examine le ballast sous les wagons et les ornières sur le côté. Tel un chien de chasse, il balaie du regard le moindre pouce de terrain à la recherche du plus petit élément qui pourrait l'éclairer. Arrivé à l'endroit de l'impact, à plusieurs centaines de mètres derrière la rame, il tombe à l'arrêt devant une masse sur le remblai de la voie.

Ah, je t'ai retrouvé, mon bonhomme, se réjouit-il en s'approchant des restes de la victime. Ou ma bonne femme, d'ailleurs. Y'a des malades capables de flinguer leur nana de la pire des manières si elle les a bien emmerdés tout au long de leur vie.

Le corps a été sectionné sous le bassin. Ici gît seulement la partie haute du buste, qui ne laisse plus aucune place au doute. À l'évidence il ne s'agit pas d'un suicide. Un sac de toile de bure recouvre la tête. Les deux bras sont attachés dans le dos du malheureux, ou de la malheureuse.

Le commissaire dégaine son téléphone portable, prend plusieurs clichés puis soulève délicatement le tissu qui recouvre le visage. Un homme. Il mitraille encore. Il passe ensuite deux appels tout en remontant la rame vers le conducteur qui pleure, à présent, assis près de son vomi.

Le pauvre type n'a eu aucune chance explique Laflèche.

Sans se consoler de la nouvelle, l'autre repart à renifler de plus belle.

Bon, j'ai appelé les gendarmes du coin, ajoute le flic, plus une équipe de chez moi qui va venir passer tout ça au peigne fin. Le trafic est interrompu jusqu'à nouvel ordre. Tenez, voilà pour vous moucher.

Il tend un carré de tissu plié en quatre, orné de motifs à carreaux bleus et blancs.

C'est un meurtre.

Comment êtes-vous si sûr, interroge le conducteur.

Vous aviez raison, explique Laflèche. Sa caboche était enfouie sous un sac. Regardez.

Le commissaire dévoile alors les photos qu'il vient de prendre avec son smartphone, dont celles à visage découvert.

Le cheminot blêmit davantage. Il relève des yeux effarés vers Laflèche.

Mon Dieu. Mais c'est Michel.

Deux gros ventilateurs brassent bruyamment l'air gras de la pièce surchauffée. Trois hommes et deux femmes discutent depuis plus d'une heure. Au 36 quai des Orfèvres, la Cellule est constituée des meilleurs éléments de la brigade criminelle pour résoudre les cas les plus délicats.

Non seulement les psychopathes qui alignent les victimes comme des trophées. Ici, on se souvient encore de la longue traque contre le Tueur de l'Ouest parisien qui agissait dans les beaux quartiers de la capitale en violant de jeunes femmes qu'il décapitait ensuite. Ou du parcours sans fin du SDF de Normandie, meurtrier amateur de jeunes garçons qu'il consommait dans la nature, en les étranglant au

moment de jouer. Sans parler du Fou de Dieu qui positionnait ses cadavres dans d'élégantes mises en scène évangéliques.

Mais aussi les affaires sensibles. La mort étrange d'un député trois ans plut tôt, une pop star retrouvée inanimée dans une chambre d'hôtel, un chef étoilé cible d'un fusil de chasse.

Pour savoir s'il s'agit de crime, suicide ou accident, dans toutes ces situations, la Cellule est chargée de démêler l'écheveau en quête de vérité.

Assis à son bureau, Laflèche s'éponge régulièrement le front par de petits coups secs de son mouchoir à carreaux.

Quand donc nous foutront-ils la clim, bon sang de bois. On aura déménagé vers Clichy qu'elle ne sera toujours pas installée. Même en octobre c'est la canicule.

Le réchauffement climatique. Tout va de travers.

Ouais. Pour l'instant, Jean, ce qui va de travers c'est notre enquête sur le TGV.

D'un geste rapide, il extirpe une cigarette de son paquet et l'allume. Bravant l'interdiction de fumer dans les locaux professionnels, et grâce à l'indulgence de son équipe, le commissaire n'a rien trouvé de mieux pour se passer les nerfs.

Depuis quatre jours, cette affaire n'avance pas. Aucun indice probant, pas de mobile apparent. Quelque chose cloche.

Reprenons dans l'ordre. Paul, que savons-nous de la victime.

Michel Dubois. Agent SNCF, cinquante-quatre ans, marié depuis vingt-deux ans. Laisse derrière lui non seulement une veuve inconsolable, qui ne comprend rien à tout cela, mais deux gamins à peine majeurs. Pas d'ennemis connus, pas de différend familial. Le type

n'est pas joueur, ni flambeur. Il prend chaque année ses vacances dans les Landes. Bref, le profil parfait du bon fonctionnaire sans embrouille. Sa seule heure de gloire, avoir piloté le TGV qui a battu le record du monde de vitesse, en...

C'est d'ailleurs pour cette raison que le conducteur l'a reconnu l'autre jour, le coupe Jean.

En avril 2007, à 575 à l'heure, reprend Paul. Pas mal.

Bon, faudra me creuser cette piste. Peut-être un collègue jaloux. Alice. Que disent les scientifiques.

Pour ce qui est du lieu du crime, rien.

C'est bien le problème.

Pas de trace ADN, ni sur la corde qui liait les mains, ni sur le sac. Pas la moindre cellule épithéliale. Par ailleurs, ils ont ratissé toute la zone dans un périmètre de cinq kilomètres : aucune marque de pneu, ni même une éraflure sur un arbre. Rien, absolument rien. C'est le néant. En revanche, et là ça devient intéressant...

La jeune femme suspend un instant sa phrase, pour donner du poids à son propos.

Laflèche aime bien Alice Demont. Certes, son jeune âge lui confère parfois un enthousiasme prématuré. Mais quel flair. Celui d'un flic à l'ancienne. Plus l'intelligence d'un cadre frais émoulu de l'école. Mariant adroitement sagacité et ténacité, elle débouche parfois sur des raisonnements judicieux. Manque juste un peu de chien, côté sensualité. Attifée toujours du même jean et d'un blouson de toile, son allure est loin de celle d'une Miss Monde. Le commissaire le regrette un peu, encore qu'il ne l'ait pas embauchée pour sa beauté. Dernière recrue du petit groupe, il mise beaucoup sur elle.

Elle reprend.

Deux éléments doivent nous inciter à approfondir notre réflexion. Primo, l'analyse toxicologique de notre macchabée. Elle nous révèle que la mort remontait à la veille de la percussion avec le train.

Donc, interroge Paul pour confirmation, le gars était déjà mort quand on l'a posé sur la voie.

Absolument.

Je comprends mieux qu'il n'ait pas bougé, grince Laflèche entre ses dents.

On sait qu'il est mort asphyxié, poursuit Alice. Le rapport du légiste nous apprend même que l'agonie a duré. On lui a fait inhaler un gaz pendant au moins une heure.

Quel type de gaz.

Les analyses sont toujours en cours, chef. C'est un peu long parce qu'aucun point de concordance n'a été trouvé pour l'instant. Mais les scientifiques m'ont promis de...

Ouais, on sait ce qu'ils valent, ceux-là, grogne le commissaire. Ils vont nous faire poireauter deux mois, avant de nous avouer leur impuissance. Bon, ton deuxième point, c'est quoi.

Le petit sablier, ou ce qu'il en reste, enfoncé dans la bouche du mort.

Même à cette heure avancée de la soirée, une atmosphère lourde aplatit le ciel. Le temps va tourner à l'orage. La ville paraît collée au sol, engluée dans cette chaleur dérangeante pour l'époque. Ça grogne au volant, ça transpire sur les trottoirs, les terrasses des cafés bourdonnent, la bière coule plus que de raison sur les zincs. Comme en Inde avant la mousson, toutes proportions gardées, chacun semble attendre la délivrance de la pluie.

Dans sa voiture de service, le commissaire Laflèche remonte le boulevard Sébastopol par le couloir des bus. Pour rentrer chez lui, dans le nord de Paris, il emprunte machinalement cette voie réservée, en principe, aux interventions urgentes. Ce soir, pas besoin de gyrophare, le trafic est fluide.

Il est tard.

Laflèche saisit nerveusement une JPS, appuie sur l'allume-cigare, et grille l'extrémité de la clope. Puis il tire longuement dessus, avant de refouler un panache de fumée blanchâtre. D'un léger coup de doigt sur la commande à distance, il connecte la radio.

France Info, 22 h 30. L'enterrement du cheminot tué mardi dernier par un TGV a eu lieu cet après-midi dans son village, en Lozère, en présence du président de la SNCF. L'entreprise a déposé une plainte, tout comme la famille du conducteur qui avait été ligoté, bâillonné, et placé sur les rails près de Reims. Son corps avait été retrouvé déchiqueté sur le ballast de la voie ferrée. Dans ce mystérieux crime, l'enquête piétine, aucune piste sérieuse n'est pour l'heure envisagée.

D'un geste rageur, Laflèche coupe le poste et frappe son volant du poing, provoquant une embardée. Il n'entend pas le coup de klaxon du taxi, derrière lui.

Ils me font chier, ces journalistes de merde. Veulent tout savoir avant tout le monde. Avec eux, faudrait presque que les crimes soient résolus avant d'être commis. Ils ne peuvent pas nous laisser le temps. Putain, un meurtre comme ça ne se débloque pas en vingt-quatre heures, ou alors je suis le fils croisé de Miss Marple et d'Hercule Poirot. Bordel.

Inconditionnel des récits d'Agatha Christie, le flic se vante d'en posséder l'intégralité, et d'avoir lu et relu chacun d'entre eux de la première à la dernière ligne.

Le policier extirpe de sa poche de veste un carré de tissu à carreaux, et s'éponge le front nerveusement.

Puis il gare sa voiture en bas de chez lui, sur une livraison, mais s'en moque. Le commissaire du dix-neuvième est un vieux pote de promo. De toute manière, Laflèche sera reparti demain avant l'aube et les premières camionnettes du supermarché.

Le bassin de la Villette bruisse encore, à cette heure tardive, d'une foule de promeneurs en quête d'un soupçon de fraîcheur. De chez lui, par l'immense baie vitrée, il aperçoit des ombres furtives qui déambulent avec nonchalance près de l'eau.

Le quartier a bien changé en vingt ans.

Lorsqu'il habitait de l'autre côté, juste après son mariage, dans un immeuble haussmannien au-dessus d'un bar à l'ancienne, les nuits étaient peu fréquentables sur les rives. Autour de la rotonde de Stalingrad, ça dealait à tout va. À l'autre bout vers le pont levant, des clodos vivaient à demeure. Partout c'était sale, ça puait, et les lieux prenaient des allures de sombre coupe-gorge.

Aujourd'hui, le site est devenu un endroit branché par excellence. Des cinémas ont investi les vieux hangars à bateaux. Quelques boutiques de design ont pris pied sur les rues adjacentes. Des péniches-restaurants sont amarrées au milieu du bassin. Un port de plaisance a été aménagé. Il est désormais de bon ton de venir jouer aux boules, lire sur les bancs à l'ombre des platanes, ou baguenauder en famille le dimanche après-midi. Si ce n'était la présence massive de réfugiés syriens ces derniers mois, l'endroit prendrait presque l'apparence d'une station balnéaire à la mode.

Bizarrement, Laflèche se demande s'il ne préférerait pas l'époque d'avant. Celle du bonheur avec Aglaé, en face, dans leur petit appartement parquet-de-chêne-et-